

Injuries In The Wind

p. 11

Le soleil était à portée de main
du temps où j'avais un ciel
mais je marchais à l'ombre
et mon enfance avait la fraîcheur
d'une vitre cassée
harpnant des après-midi de peste
depuis je demeure

poète des mauvais jours

et

mauvais poète.

pp. 12-13

Je leur laisse le point
la virgule
toute la punctuation
et le savoir-faire
depuis longtemps je ne m'étonne plus
ne m'interroge plus
ne m'arrête plus

je ne suis plus poète

que je ne suis l'oasis et la biche

dont tu rêves

Pèlerin mon vieux frère.

Mes mots sont devenus livides
sur la voie lactée de tes fantasmes

cité insomniacque
 où je perds mon nom.
 Et que je rase tes murs
 mon délire conjugué à tes fontaines
 ma bouche à tes bouches d'égout
 où je vomis les détritrus
 d'un poème avorté
 par où monte jusqu'au ciel
 le cri décompose de mes entrailles
 le seul cri spontané
 de la femme détruite
 vidée d'elle-même
 agonisante.

Femme
 je n'ai pas fini de rêver mon enfance
 ni de lever chaque étoile
 sur le sentier de l'attente
 sentinelles veillant mes cimetières
 où je m'assois sans compter
 mes tombes
 sans rien dire
 guettant ton retour
 Pèlerin mon vieux frère.

p.14

Par un soleil éclaté

ô Vincent

je perds plus qu'une Oreille
et vidée de mes visions
d'eau fraîche et de nacre
ruinée jusqu'à scander un vieux refrain
où il n'est plus question d'être
je prophétise nue
cou creusant l'aride
dans le manque capital du cri.

p. 15

Partir ainsi désarmée
quand le vent se lève !
Nous sommes deux ô Don Quichotte
à n'être plus que déchirés
et comme toi
pauvre justicier
j'ai toujours
moins de bras
que le Moulin.

p. 16

Ne pourra me chanter qu'un mauvais poète
je n'ai ni soleil dans les yeux
ni vagues dans la chevelure
pas même un parfum
exotique à hauteur d'aisselle,
je vais livide et vieillie
je vais rasant là où il fait gris

sur les murs.

Solitude de pierre et de mousse

j'ai désappris le langage des cités

d'émeraudes

je suis Shahrazade

à demi folle sur un minaret au ras du sol

contant aux décombres

mon dernier conte

avant l'aube écarlate

don't ma poitrine s'encombre.

p. 17

Lorsque tu es née ma sirène

le soleil s'est posé sur le bord

de ma fenêtre.

Je t'aime d'être si belle

de n'avoir ni mes yeux

ni mes mains

je t'aime

citoyenne des océans nocturnes

qui me ramène de loin.

p. 18

Tu n'es pas venu au monde

pour voir tes os blanchir

dans les eaux blanches

d'un Bou-reg-reg

ni pour contempler ton ombre décroître

sur les routes de détresse.

Prends feu à ma voix, frère

je détiens le privilège heureux

de semer l'orage.

Lève-toi et crie la nuit

si tu ose

soulève-la au-dessus de ta tête branlante

et jette-la au sol

si tu ose

la nuit casse comme du verre !

puis laisse parler ton kif

tu as le bouquet prophétique

quand tu chantes les catastrophes...

Lève-toi frère

chaque soleil couché

est un homme mort.

p.19

Viens cache-toi là

juste derrière mon cœur

tu y verras à travers

la vie aux longues dents.

Pourquoi le soleil est si petit

dis-tu avec tes mots d'enfant

pourquoi n'y en a-t-il pas

pour tout le monde?

pourquoi le ciel est si bas

que mes jouets s'y pendent ?

Pourquoi cette pluie de boue, de foetus

et d'amants désemparés sur la ville ?

Ces femmes qui ne violent plus

que leur nombre

allongées jusqu'à l'autre

pour un verre, un rêve,

un mégot ?

Pourquoi cette dame si jeune

sur ce chemin si nu

vers cette maison sans fenêtres ?

Pourquoi ces couloirs, ces rideaux

ces barreaux

cette solitude

ce parler ?

Mais patience dis-tu, Patience

il fait déjà si tard dis-tu,

que l'eau se désenlace

qu'au coin des rues les hommes

piaffent et soufflent sur leur doigts

en guettant dis-tu

la première étoile

désamorçant l'aube.

Je suis là
dans ta cellule
là dans un coin assise
depuis cinq ans là, vieux frère
pâle et taciturne
je te regarde
et dans mes yeux passent
les courbillards que tu n'as pas pu suivre.

Nous étions trente
dans une classe d'Histoire
nous étions poètes, artistes
nous étions déjà hommes
déjà femmes
c'est pourquoi au tableau noir
nous pendions Mussolini
Von Hindenburg
et le vieux prof d'Histoire
et nous chantions
nous chantions
nous chantions
Victoire.

Passent dans mes yeux
les corbillards que tu n'as pas pu suivre.
Mimoun le comédien des fêtes
de fin d'année
est devenue flic

il salue Mussolini

salue Hitler

salue Von Hindenburg

et le vieux prof d'Histoire.

Ne pleure pas vieux frère

sur les corbillards que tu n'as pas pu suivre.

Nous ne sommes plus trente

Hazlim notre poète

a jeté au feu sa pauvre tête aveugle

s'entoure de petits chiens et hurle aux hommes

à la pleine lune

un grand chant d'amour et de

rancune.

Ne pleure pas vieux frère

sur les corbillards que tu n'as pas pu suivre.

Nous ne sommes plus trente

Fatima grand clown amer

n'était pas belle, t'en souviens-tu ?

Son mari s'en est rendu compte

depuis aux pieds d'un juge

elle se suicide

avec de grands éclats de rire.

Ne pleure pas vieux frère

sur les corbillards que tu n'as pas pu suivre.

Nous ne sommes plus trente
l'Autre
notre soeur de bidonvilles
notre eau vive
la source fraîche de nos soifs
a fermé sur le monde
ses longs cils noir
morte de faim dans sa cellule.
Retiens tes larmes vieux frère
sur ce corbillard que tu n'as pas pu suivre.

Mais nous sommes bien plus
que trente
et je suis là,
dans ta cellule là, assise là dans un coin
depuis cinq ans là,
vieux frère

pâle et taciturne
tu me regardes
et dans tes yeux passent
des hommes brûlant les corbillards
brûlant mussolini
brûlant hitler
brûlant von hindenburg
pour refaire
l'Histoire.

p. 24 – 25

Même si tu n'étais pas de ceux

qui chantent

tu étais mon frère de désespoir.

Poussièreux, nomade et sans âge

tu avais bu à la même chèvre amère

et tu me disais :

“ Ta voix est trop nue femme

ta chanson trop frêle

pour scander mon désespoir

prends ta colère à deux mains

et frappe.”

Le vent pousse les dunes

et le temps passé

ah, ces chansons matinales

entre les amandiers verts et roses

les chèvres et les rires

comme le sable était doux

et le monde malléable !

Mais le vent pousse les dunes

et le temps passé

tu es plus que jamais mon frère

de désespoir

ainsi démolé, piégé et sans mot

de passé.

Tu bois à une chèvre plus amère

et tu m'écris :

“ Le vent pousse les dunes
et le temps passe
comme notre chameau
est patient mon désespoir.
chante ô femme.
Chante notre colère
aux amandiers sans fleurs,
que ta voix accroche les étoiles.
Chante sur la margelle
de chaque puits où meurent
les chèvres orphelines.
Le vent pousse les dunes
et je passé
Chante ô femme.”